



JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Iest distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } " 14 " six mois.
 } " 7 50 " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BUL-
LIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

10 mai 1862.

Les chances d'une solution prochaine de la question romaine, la mission de M. Mercier à Richmond, les probabilités d'une nouvelle convention entre la France et l'Angleterre au sujet des affaires du Mexique, voilà les trois thèmes autour desquels s'agitent les commentaires du public.

Le *Moniteur* reste muet sur les affaires de Rome et chaque jour l'impatience s'accroît au sujet des éclaircissements que l'on attend.

L'indépendance belge affirme que les démarches de M. Mercier à Richmond ont pour but d'amener les séparatistes à faire la paix avec le Nord. Les journaux du Sud font un triste tableau de la situation. On compte sur la médiation de la France et de l'Angleterre qui, seules, peuvent exercer une grande influence sur les parties belligérantes.

La mise en pratique du traité douanier entre la France et la Belgique a donné lieu, depuis quelque temps, à des réclamations assez vives. Des deux côtés de la frontière on se plaint de la manière dont l'administration belge use de son droit de préemption. Ces plaintes viennent d'être portées à la Chambre des représentants de Bruxelles, par voie de pétitions. Le ministre des finances a cherché à mettre les erreurs commises sur le compte du système de déclaration *ad valorem*, en regrettant que le mode de déclaration au poids n'ait pas prévalu lors de l'adoption du traité. La Chambre, malgré ces observations, a accueilli les plaintes des pétitionnaires, elle a ordonné le renvoi de leurs réclamations au ministre du commerce.

Une dépêche de Vienne annonce qu'un combat sanglant a eu lieu le 5 aux forts du lac de Scutari. Les Monténégrins auraient perdu 700 hommes et les Turcs 600. La partialité du télégraphe autrichien pour les Turcs ne déguise qu'imparfaitement une nouvelle et rude leçon infligée par les Montagnards aux troupes ottomanes.

Les nouvelles de la Syrie deviennent très graves.

La haine des Musulmans contre les chrétiens devient inquiétante pour les consuls européens. On assure qu'une révolte a éclaté parmi les Druses; les troupes turques ont fait usage de leurs armes.

J. REBOUX.

Situation de la Banque de France.

Le *Moniteur* vient de publier le compte-rendu des opérations de la Banque de France arrêté au 8 de ce mois. La diminution qu'avaient déjà éprouvée les portefeuilles réunis ne s'est pas arrêtée pendant cette période mensuelle, car de 564 millions le chiffre total des portefeuilles se trouve réduit à 489. Par contre, l'encaisse métallique n'a pas subi de modification essentielle et reste à 418 millions.

Les comptes-courants particuliers, crédateurs le mois dernier de 188 millions, ne le sont aujourd'hui que de 182. Le Trésor public possède 104 millions à son avoir au lieu de 124 millions.

Le chapitre avances sur effets publics accuse une augmentation assez importante, soit 167 millions au lieu de 142. Les avances sur chemins de fer sont revenues au chiffre de 63 millions.

Quant au produit des escomptes et intérêts divers, il est toujours en progrès marqué et atteint aujourd'hui le chiffre total de 15 millions, y compris la réescompte du dernier semestre.

A propos d'une inexactitude qui s'était glissée dans le compte-rendu de l'une des dernières séances du Sénat, publié par le *Moniteur*, et dont la gravité a fait naître, d'après les propres paroles de M. le baron Lucrose, une difficulté délicate entre le Sénat et la commission chargée de l'examen de la pétition de l'archevêque de Rennes, le *Journal des Débats* s'exprime ainsi, par l'organe de M. Weiss :

« La maladie de l'un des sténographes a empêché que l'on ne communiquât ce passage du procès-verbal au président ou au secrétaire du Sénat avant de l'envoyer au *Moniteur*. Voilà comment l'infaillible *Moniteur* a été amené à présenter sous un faux jour, avec les paroles de M. le président du Sénat, la décision même de l'assemblée, à induire la commission en erreur, à lui suggérer une manière de procéder dont le Sénat n'a pu se dégarer

qu'en votant une seconde fois ce qu'il avait, à ce qu'il paraît, déjà voté dans sa précédente séance, et, pour tout dire, à commettre ce délit de compte-rendu inexact que nos lois ont prévu, et qu'un frivole disciple de Petrone et d'Aristophane eût couru risque, à la place du *Moniteur*, d'expié par une assez forte amende. Assurément, ce sont vetilles que de pareilles infidélités. Aucune prudence au monde ne les fait éviter. Mais si les sténographes du *Moniteur* peuvent être malades ou le secrétaire du Sénat préoccupé de quelque soin qui l'empêche de lire d'un oeil assez attentif les feuilles des sténographes, ne serait-il pas équitable et sage que la loi voulût bien prévoir qu'on a l'occasion d'être distrait de bonne foi ou malade ailleurs que dans les bureaux du Sénat. »

On parle de négociations entre Paris et Londres dans le but de mettre un terme prochain au conflit entre les Etats du Nord et du Sud de l'Amérique.

On assure que l'escadre d'évolution aux ordres du vice-amiral Rigault de Genouilly, qui devait quitter Naples le 11, a reçu contre-ordre, et qu'elle attendra l'arrivée de S. A. I. le prince Napoléon.

Une division de frégates à vapeur se portera, dit-on, au-devant du yacht à vapeur le *Jérôme Napoléon* jusqu'aux îles Ponza et servira d'escorte d'honneur au prince jusqu'à Naples.

Une dépêche particulière de Naples annonce que S. M. le roi Victor-Emmanuel doit quitter cette ville le 22 mai, pour rentrer à Turin, où il serait attendu le 26. LL. AA. RR. le prince héritier d'Italie et le prince d'Aoste iront rejoindre leur père à Naples du 15 au 20 mai.

L'ambassadeur d'Angleterre à Rome, sir James Hudson, s'est rendu auprès du roi Victor-Emmanuel; sa visite se prolongera jusqu'au départ du roi.

Un journal dit que le Piémont se propose d'offrir au Pape, outre le Vatican comme palais à Rome, l'île de Sardaigne en toute propriété avec 3 millions de liste civile.

On écrit de Londres, le 8 avril, que, par suite d'une décision récente de l'Amirauté, deux nouveaux vaisseaux en bois, l'*Océan*, de 82 canons, et le *Robust*, de 80, récemment terminés à Devonport, allaient être transformés en vaisseaux cuirassés, et que

les travaux de transformation devaient commencer le 12 avril.

L'Angleterre s'occupe d'une manière très active de la constitution de sa flotte cuirassée, et elle a décidé que tous les anciens vaisseaux qui ne pourraient pas être transformés, seraient envoyés dans les colonies, pour y être employés comme hôpitaux flottants.

UN ARGUMENT LIBRE ÉCHANGISTE.

Nous avons démontré par des chiffres que si l'industrie du coton était en grande souffrance chez nous, cela tenait, non pas seulement à la crise américaine, mais aussi au traité de commerce avec l'Angleterre, qui avait fait descendre le prix de la mise en œuvre du coton à un taux désastreux pour nos fabricants.

C'est ainsi que l'écart entre le prix du kilogramme de coton file du numéro le plus usuel et le prix du coton brut, employé à le faire, est tombé à 40, 30 et même 20 centimes seulement, tandis qu'il en coûte 75 à 80 centimes de façon au fabricant pour produire ce kilogramme de coton file.

Le journal du libre-échange, l'*Avenir commercial*, a cru devoir adresser une réponse péremptoire en alléguant que le coton que l'on filait maintenant était du coton acheté depuis longtemps à des prix inférieurs aux derniers cours du marché du Havre.

Qu'il y ait, en Alsace notamment, des filatures qui emploient depuis le commencement de l'année et qui continuent à employer aujourd'hui des cotons achetés l'année dernière, cela est certain, et nous sommes loin de le nier.

Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il n'en est pas de même de la plupart des filatures de Rouen, qui, par suite de la proximité du marché du Havre, n'étaient pas dans l'habitude de faire des approvisionnements, et qui achetaient leur matière première au jour le jour, comme agissaient les filatures de Manchester à l'égard de Liverpool.

Voici d'ailleurs des chiffres qui vont réduire à néant l'assertion de l'*Avenir commercial* :

Le stock des cotons au Havre était de 137,000 balles le 31 décembre dernier; il n'était plus que de 60,000 balles à la fin d'avril; différence, 77,000 balles; et si l'on tient compte, en outre, de 15,000 balles environ qui sont entrées au Havre dans ces quatre mois, il en résulte que du

1^{er} janvier au 30 avril il a été acheté 92,000 balles par nos filateurs.

Pourquoi les filateurs ont-ils acheté ces 92,000 balles à des prix aussi élevés? Bien évidemment parce que, leurs approvisionnements étant épuisés, ils en avaient besoin pour faire marcher leurs manufactures.

De telle sorte que, pour filer ces 92,000 balles de coton, nos fabricants ont dû perdre 40 à 60 centimes par kilogramme.

Croit-on que des établissements puissent fonctionner longtemps dans de semblables conditions? —

P. B.—S. DARNIS.

On lit dans la partie non-officielle du *Moniteur* :

« La disette du coton est la préoccupation incessante des journaux anglais, et s'ils laissent de temps à autre sommeiller la question, c'est pour y revenir bientôt avec une nouvelle ardeur. Dans un article publié ce matin et dont on ne connaît qu'un extrait télégraphique, le *Times*, tout en s'opposant à des manifestations trop hâtives, ne dissimule pas les sacrifices qu'impose la guerre américaine et fait entrevoir une époque peu éloignée où le gouvernement britannique pourrait être amené à donner des avis amicaux. Ce journal va plus loin, et, sans cesser de recommander la temporisation, il admet des éventualités telles que l'Angleterre devrait recourir à des mesures plus décisives. »

Belgique.

D'après une dépêche de Bruxelles, le roi des Belges a dû subir une opération rendue nécessaire, et une correspondance annonce que S. M. Léopold est à l'agonie des suites de cette opération. Si la nouvelle de la mort du roi se répandait, elle inspirerait partout de sincères regrets, car le roi des Belges est un prince libéral et populaire.

Le roi Léopold, fils du duc François de Saxe-Cobourg Saalfeld, est né le 16 décembre 1797, et règne en Belgique depuis le 21 juillet 1831. En 1832, il a épousé Louise d'Orléans, fille de Louis-Philippe. L'héritier présomptif est le prince Léopold-Louis-Philippe-Marie-Victor, duc de Brabant, né le 9 avril 1835. Il a le grade de général-major et le commandement honoraire du régiment des grenadiers. Il a épousé, il y a neuf ans environ, l'archiduchesse Marie. C'est, comme le roi son

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 11 MAI 1862.

— N° 3. —

LES ÉTRENNES DU BON DIEU

IV.

Nous profiterons de leur absence à tous pour faire une visite au premier étage, où se passait en ce moment même une petite scène assez intéressante et qui se lie à notre sujet, surtout par le dénouement. L'appartement du premier était occupé par le propriétaire de la maison, riche négociant à peu près retiré des affaires, qui, que jeune encore, et, disa-t-on, plus qu'un millionnaire. M. Desjardins n'était point d'ailleurs un commerçant comme on en voit trop aujourd'hui, pressés d'atteindre le but, n'importe par quels moyens. Il pouvait à bon droit s'honorer de sa fortune acquise rapidement, et chose rare, par les voies les plus légitimes. Le génie du commerce, qu'il possédait à un haut degré, n'avait point chez lui tué le cœur, n'empêchait point la noblesse des sentiments. Il appréciait dans le monde autre chose que l'argent et les billets de banque. Il croyait à la probité, à la vertu, aux affections. Il aimait sa femme, il aimait sa fille, une charmante espigle de sept à huit ans qu'il gâtait en père idolâtre, et presque un peu trop. Naturellement généreux, pour elle il devenait

prodigue. Or, l'on pense si les cadeaux de circonstance avaient manqué à l'enfant. Grâce à son père comme à une parente nombreuse, elle se trouva à la tête d'un magasin tout entier de joujoux, entre lesquels plusieurs magnifiques, une poupée parlante, une superbe tombola, un ménage tout en porcelaine et en plaque, etc. Ces cadeaux avaient été reçus le matin par elle avec les plus joyeuses exclamations; aussi M. Desjardins fut-il surpris, en rentrant après quelques courses, de trouver l'enfant pensive et même l'air presque triste ou ennuyé au milieu de sa collection de joujoux. Elle était seule dans la chambre à coucher, des visites venant sa mère au salon.

— Eh! qu'as-tu donc, Berthe? lui dit son père. Pourquoi cette figure sérieuse? D'où vient que tu ne joues pas? Tu me paraissais ce matin si heureuse! Ces beaux joujoux ne t'amuseraient-ils déjà plus?

— Si vraiment, père, mais c'est qu'un ce moment je suis préoccupée beaucoup de quelque chose et je réfléchis.

— Ah! mademoiselle est dans ses jours de méditation. Et à quoi pense mademoiselle? y a-t-il indiscretion à la demander?

— Tu te moques de moi, papa; mais si tu savais ce dont il s'agit, je suis bien sûre... Dis-moi, cher père, tous ces joujoux que voilà valent-ils beaucoup d'argent?

— He! une somme assez ronde. Mais quelle étrange question me fais-tu là? Aurais-tu par hasard envie de battre monnaie avec les cadeaux au jour de l'an, et veux-tu le faire marchande de joujoux?

— Peut-être, si je trouvais des acheteurs. Crois-tu qu'un marchand me les reprendrait... pour de l'argent?

— Pour de l'argent! dit le père surpris;

et qu'en ferais-tu de cet argent? qu'as-tu besoin d'une si grosse somme? Ce que j'ai mis ce matin dans ta bourse ne doit-il pas suffire et au-delà à ta nouvelle fantaisie?

— Non, père, ce que j'ai dans ma bourse n'est presque rien auprès de ce qu'il me faut.

— Mais alors, mademoiselle, je veux savoir... dit le père en fronçant le sourcil.

— Oh! tu n'as pas besoin pour cela de me faire de grands yeux, cher petit papa. D'abord, je sais bien que tu n'es pas méchant, même quand tu prends l'air croquant. Et puis, je n'y mets point de mystère. Voici pourquoi je veux me défaire de mes joujoux. Tu sais bien la dame noire du sixième, emmergée au dernier terme, et qui paraissait si triste quand nous la rencontrions quelquefois dans l'escalier avec son gentil petit garçon?

— Oui.

— Eh bien! il paraît que la pauvre dame se trouve dans de très grands embarras et dans une vraie peine. J'étais tout à l'heure à l'office, et j'entendais la concierge dire à la cuisinière que cette bonne dame était au lit, manquant d'argent probablement, puisqu'elle ne peut travailler, et cela avec deux enfants, car elle en a deux maintenant; le bon Dieu vient de lui envoyer une gentille petite fille, outre son aînée. Il fait bien ce qu'il fait, le bon Dieu, c'est La Fontaine qui le dit, et je le crois d'autant plus que tu me le dis aussi; mais pourtant n'aurait-il pas pu choisir pour la pauvre dame un autre cadeau d'étrennes? Eh! ne ris donc pas, père, avec cet air là, quand moi j'ai si grande envie de pleurer.

— De pleurer?

— Oui. Après avoir entendu la concierge qui disait d'autres choses plus tristes en-

core, je suis revenue, les larmes aux yeux, n'ayant plus du tout le cœur au jeu. Et c'est alors que j'ai pensé à vendre tout cela pour venir en aide à la pauvre mère et à ses enfants; car moi je puis bien me passer de joujoux, mais elle et ses chers petits ne peuvent se passer de pain.

— Et cette idée t'est venue ainsi de toi-même, à toi toute seule, Berthe? demanda le père profondément ému.

— Oui, père; y a-t-il du mal à cela?

— Du mal, chère enfant? Oh! bien au contraire. Cela me montre que ton bon petit cœur est meilleur encore que je ne croyais, et je te trouve deux fois plus gentille. Viens, que je t'embrasse, enfant, pour le plaisir que m'a fait ta confiance et pour la joie qu'en aura ta mère.

— Oh! alors, puisque tu es content, tu ne me blâmes plus de vouloir vendre mes joujoux?

— Non, certes! Mais pour que tu n'aies pas la peine de chercher un amateur, c'est moi qui te les achète. (Pour te les rendre bientôt, murmura-t-il en à part.)

— Merci, père, merci, dit l'enfant frapant joyeusement ses petites mains l'une contre l'autre. Oh! que tu es bon, papa, et que je t'aime!

— Tiens, j'ai là justement dans mon portefeuille un beau billet de banque tout neuf; prends-le. Tu y joindras ce petit mot, ajouta le père écrivant à la hâte quelques lignes sur un demi-feuille qu'il plia et dans lequel il enveloppa le soyeux papier de la banque.

— Merci encore, père. Quel bonheur! Comme ils vont être heureux, là-haut! Tiens, voilà tous les joujoux qui maintenant sont à toi, dit l'enfant déposant, non sans un soupir peut-être, la belle poupée

dans son berceau. Je ne garde que cette boîte de bonbons.

— Ah! dit le père en souriant.

— Ce n'est pas pour le motif que tu crois, et par franchise. Non, c'est l'idée que j'ai, ne voulant pas faire de peine à cette pauvre dame en l'humiliant. Et maintenant je cours prier François de m'accompagner là-haut.

— Va, petite, c'est Dieu qui l'envoie, dit le père en embrassant l'enfant et tournant vite la tête pour essuyer une larme.

Or, pendant que ceci se passait au premier étage, c'était fête aussi dans la mansarde du sixième. Parrain, marraine et filleule étaient revenus de l'église, et la mère, dont la joie de son cœur, les embrassait tour à tour, et même un peu tous ensemble, avec effusion. Le premier moment passe, Hélène dit à la mère :

— Maintenant, mon amie, il faut prendre du repos. Vous aurez votre part de collation et des dragées, mais plus tard; quant à présent, un bouillon suffit. Point d'imprudences, et tout ira bien. Il s'agit seulement de vous remettre promptement sur pied. J'ai souvent plus de besogne que je n'en puis faire; je vous apprendrai mon métier plus lucratif que les travaux de lingerie. En quelques mois vous serez au courant, et alors...

— Oui, mais pendant ces quelques mois il faudra vivre, dit la pauvre mère avec anxiété.

— Sans doute, sans doute, répondit Hélène, dont la figure s'assombrit. Bah! reprend-elle gaiement, commencez par vous retablir, plus tard on avisera. Ne devons-nous pas compter sur la Providence?

En ce moment on frappa discrètement à